

## COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



MANICOM Laure, 2008, *L'inconduite arraisonnée. Enfermement, généalogie, événement*. Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, coll. Monde arabe et monde musulman, 396 p., index (Cécile Campergue)

C'est un objet délicat que Laure Manicom a exploré dans le cadre de sa thèse en anthropologie. Il s'agit de l'étude d'institutions illégales d'enfermement nommées «Mental Hostels», détenant par la force plusieurs centaines d'individus, apparues il y a trente ans près du sanctuaire musulman d'Erwadi, un *dargah* (tombe d'un saint) du Sud de l'Inde. Ces établissements, fondés sur des initiatives privées, ont été fermés à la suite de l'incendie du Badoosha Mental Hostel du 6 août 2001, qui a fait 28 morts, tous des pensionnaires enchaînés (p. 252). La Cour suprême de Delhi a alors ordonné la fermeture immédiate des établissements d'Erwadi mais aussi de tout le pays; auparavant tolérée, la pratique de l'enchaînement était devenue illégale, perçue par la cour comme l'origine du décès des pensionnaires, prisonniers des flammes (p. 133). La destruction des Mental Hostels a abouti *a posteriori* à la reconnaissance de leur existence: auparavant, ils étaient inexistant, institutionnellement et juridiquement; leur immunité s'ancrait dans un système juridique formé des lois coutumières et familiales du territoire de leur implantation (p. 207).

L'auteure avertit son lecteur dès la première page: elle affirme avoir laissé l'identité réelle des protagonistes dans un souci d'égalité de traitement: elle ajoute qu'elle n'a pas alerté d'ONG ou d'organismes transnationaux pendant ses années d'enquête et qu'elle a participé, de fait, au maintien des Mental Hostels, affirmant alors sa part de responsabilité dans l'incendie de Badoosha. L'ouvrage est publié six ans après leur destruction, soit cinq ans après la soutenance de sa thèse, qui fait ainsi témoignage d'une réalité révolue. L'auteure déploie une perspective d'analyse originale et théoriquement fondée, illustrant à l'aide de données empiriques ses réflexions théoriques, souvent stimulantes et pertinentes. L'ouvrage contient six grandes parties non numérotées: «Traduction socioanthropologique du concept "enfermement"»; «Cas Mental Hostel/cas enfermement: pouvoir des familles, panoptisme, nosologie»; «Interactions diachroniques: impunité, contre-État, enjeux de l'hagiographie»; «Interactions synchroniques: le dargah Contre l'État»; «Événementialisation et fait divers»; «Une casuistique socioanthropologique».

Manicom part du concept d'enfermement modélisé par Foucault et analyse sa transposition dans le cas des Mental Hostels. De plus, elle mobilise et revendique la méthode interactionniste employée chez Goffman et Becker. Le concept d'enfermement s'applique chez Foucault à la période du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle. Pour les Mental Hostels, il s'agit de la temporalité du *dargah* (ici, il s'agit du saint *Syed Ibahim*, censé guérir les troubles mentaux, le *dargah* ayant une mission thérapeutique mais aussi d'accueil des exclus, mendiants et pèlerins), du XII<sup>e</sup> siècle à nos jours, et de l'institution des Mental Hostels, des années 1970 à 2001 (p. 87).

Les Mental Hostels se présentent comme concurrents de l'institution psychiatrique (p. 35). Ce néologisme ne s'applique qu'à Erwadi, dans un monde tamoulophone où l'on retrouve une douzaine de Mental Hostels dans lesquels peu de pensionnaires correspondent réellement

à la définition du «malade mental» élaborée par les dirigeants (p. 97). L'auteure témoigne : «certains actes commis dans les Mental Hostels sont des crimes» (p. 206). Les fondateurs, une majorité d'hommes, et dirigeants (beaucoup d'anciens employés, commerçants, pèlerins du *dargah*, tous tamouls musulmans), détiennent contre leur gré des individus contre paiement et font de ce commerce une source régulière de revenus (p. 173). Tout ceci avec la complicité active des familles qui décident de l'admission aux Mental Hostels (p. 102). Le développement de ces institutions doit beaucoup aux actionnaires du *dargah*, des musulmans autochtones (p. 180). Leur univers est masculin, pour la plupart des célibataires, souvent jeunes. Mais il existe deux Mental Hostels exclusivement destinés aux femmes et dirigés par des femmes (p. 99). Comment expliquer l'existence de ces établissements? Par la crise de la famille indienne, de la «joint family»? (p. 256). L'auteure ne donne pas de réponse définitive mais étudie la multicausalité du phénomène, ainsi que ses conditions d'émergence et de développement.

L'auteure ne parle pas tamoul et n'a donc pas pu avoir accès à toutes les informations disponibles. Sa recherche a suscité questionnements et méfiance, notamment parmi les dirigeants dont les discours étaient souvent confus ou contradictoires (p. 115). L'enquête d'une institution illégale nécessite une méthodologie et une éthique qui se doivent d'être clairement explicitées. L'auteure ne base pas sa réflexion sur des explications culturalistes (elle fait une critique sévère de l'histoire coloniale et postcoloniale mais aussi de l'ethnopsychiatrie), elle insiste plutôt sur les relations, les personnalités et le contexte.

Au-delà de l'objet étudié, exceptionnel, l'auteure livre toute une réflexion sur la socioanthropologie ; elle rappelle que la scission entre la sociologie et l'ethnoanthropologie est une conséquence de l'histoire coloniale. Ce qu'elle revendique, c'est une « science sociale de l'actualité » qui estomperait les frontières disciplinaires (p. 376). Si on reconnaît là une recherche critique, originale, riche et novatrice, on regrette néanmoins l'absence d'une bibliographie.

*Cécile Campergue*  
*Centre de recherches et d'études anthropologiques*  
*Université Lumière-Lyon 2, Bron, France*